

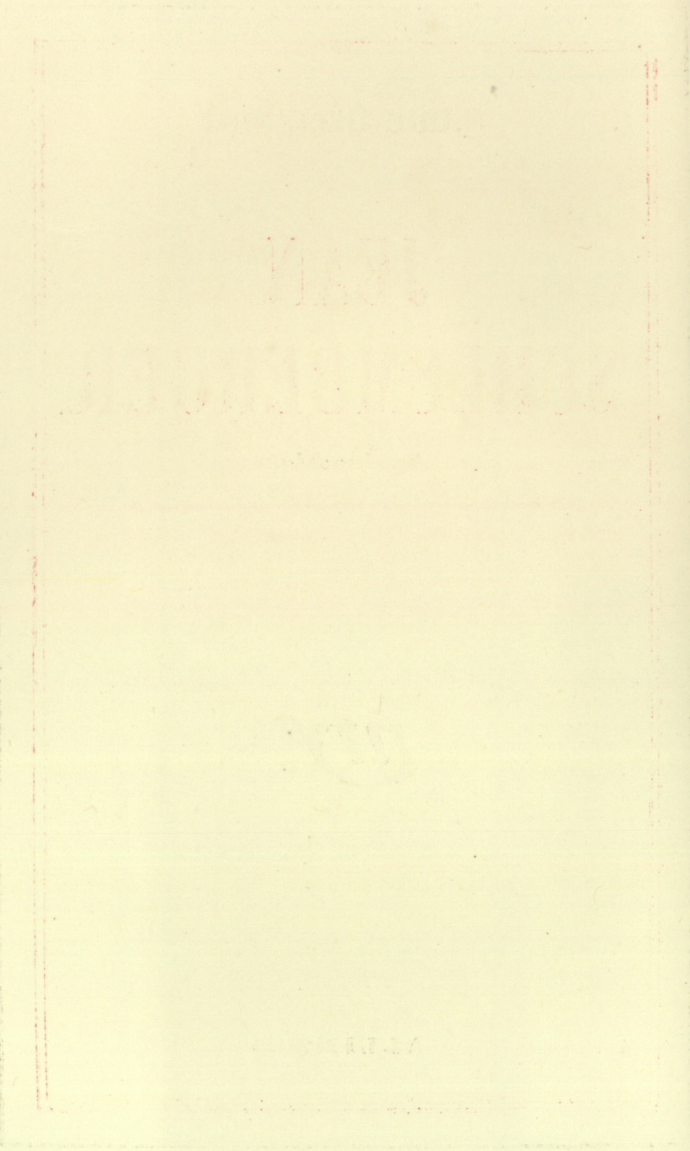
MARIE DELCOURT

JEAN
SCHLUMBERGER

Essai critique

nrf

GALLIMARD



**JEAN
SCHLUMBERGER**

*A la chère mémoire du
docteur Jean Hollenfeltz,
assassiné à Arlon par la
police allemande, la nuit de
la Saint-Barthélemy 1944.*

Pendant l'hiver 1943-1944, Alexis CURVERS et moi nous relûmes à loisir l'œuvre de Jean SCHLUMBERGER. Le livre que voici est sorti de nos conversations.

M. D.

PREMIÈRE PARTIE

LES ŒUVRES

I

PRÉLUDES

Jean Schlumberger n'a rien fait pour qu'on connaisse ni pour qu'on se rappelle les vers qu'il écrivit en sa jeunesse. Deux minces volumes, *Poèmes des Temples et des Tombeaux* (1903), *Épigrammes romaines* (1910), furent tirés l'un à 300, l'autre à 200 exemplaires. L'auteur penserait-il que, ce qu'il avait à dire, il l'a mieux dit en prose ?

C'est vrai pour le premier des deux recueils, où un poète de vingt-cinq ans, rêvant au culte des morts, aux dieux et au divin, réfléchit aux questions qu'il reprendra trente ans plus tard dans *Les Frontières religieuses*. L'instrument est excellent, mais trop de splendeurs parnassiennes recouvrent ce qui est le drame même de l'âme pieuse : qu'elle ne peut ni se contenter du présent, ni davantage accepter aucune des expressions que les siècles ont prétendu donner du vouloir de Dieu. Un homme de cinquante-cinq ans, reprenant ce problème central, le dépouillera mieux tout en l'enrichissant d'expériences qui manquent

au savoir du jeune poète. Mais, d'avoir été traitées d'abord sur un mode musical, ses réflexions garderont le rythme et les résonances poétiques qui leur donnent leur vibration particulière. Ne pouvait les écrire que celui qui écouta la voix des *dieux cachés* et cet appel d'un jardin :

...Viens, quand mes rameaux nus rendent le ciel
[plus vaste,
Aux jours de gel, aux jours où le bois semble chaste,
Tant la branche a le jet volontaire et nerveux
D'une idée. Et de même, en ton âme, je veux
Que toute une ramure héroïque se dresse!

La réponse du passant, nous la lirons tout au long de l'œuvre en prose à quoi ces vers pourraient servir d'épigraphe.

On aimerait s'attarder aux *Épigrammes romaines*, et j'en reprendrai plusieurs pour y montrer la préfiguration d'une idée ou d'un thème romanesque; éclairées par les œuvres nées après elles, elles prendront leur relief véritable. D'autres cependant doivent être lues au seuil de cette étude, parce qu'elles ont un accent qu'on ne retrouvera plus nulle part. Les émotions qu'ils assourdissent ailleurs, les hommes ennemis des confidences osent les laisser vibrer dans leurs vers, de même qu'on se garde d'éteindre avec la main les sons qui se prolongent dans un cristal heurté.

Junon Ludovisi.

*Voilez, voilez vos yeux, car les lueurs, Junon,
 Que l'avril y a remuées
 Ne sont point les reflets étoilés du gazon
 Ni des printanières nuées ;
 Mais dans vos lourds regards blanchit, sans qu'un
 De votre pudeur le pressente, [soupçon
 La douceur d'une tendre épaule de garçon
 Ou d'une hanche adolescente.*

Séjour à Rome : pour les hommes du Nord,
 puissante invite à l'épanouissement sensuel.

Le Bosco.

*Le silvestre parfum, comme à nous doux-amer,
 Les faisait défaillants parmi l'herbe s'étendre.
 Ces désirs les crispaient qui nous brûlent. O tendre
 Désir, remous de l'herbe où l'on sombre ! Est-ce hier
 Ou jadis ? Est-ce vous, forêts du vieil Evandre ?*

Saint-Calixte.

*Ce lit secret pour la langueur où tu succombes...
 Car tu trembles ; ton corps a l'effroi d'être beau.
 As-tu honte ? Voici que j'éteins le flambeau...
 — Ah ! qui vous éteindra, lampes des catacombes !*

Dans *Bois de la nymphe Égérie*, un être découvre
 son propre secret et la vérité enfin cesse de l'ef-
 frayer :

*Bonheur... O ciel trop étoilé, tu nous l'envies!
Vierges astres brûlants, en vos feux absorbés,
Tombez étoiles! Mûrs, nos secrets sont tombés...
Délice d'avoir dit l'angoisse de nos vies!*

A quel élan cède-t-il ? à quelle impulsion incon-
nue ?

Suburre.

*Non, viens, que cherches-tu par ces louches ruelles ?
Pour calmer ton désir, je sais de peu cruelles
Belles lèvres. Arrête, entends-moi! Se peut-il
Qu'à l'Amour, tendre enfant complaisant et subtil,
Tu préfères le Dieu qui nu-pieds et farouche
Rôle dans les quartiers solitaires, la bouche
Injurieuse et qui frénétique soudain
Frappe d'égarement un misérable humain.
Fuis! un étrange feu dans ta prunelle éclate!
Écoute-moi! — Fais qu'il m'écoute, Hécate! Hécate!*

Le sang bat plus chaud où la mort menace :

Latran.

*Pourquoi ce sarcophage où tombe le jet d'eau,
Et cette vasque où dort quelque sèche momie ?
O marbre indifférent, tantôt conque ou tombeau!
Peux-tu, Nymphe perfide, oublier le fardeau
Des corps qui tiédissaient ta fraîcheur engourdie ?
Pensais-tu, faible Parque, avoir vaincu la vie ?*

Et le vivant voudra inscrire sa minute éphémère
sur la pierre et sur l'arbre :

Villa Médicis.

*Toi qui nous protégeais, jardin profond où germe
Le laurier noir, jardin, j'empêcherai qu'après
Les complices langueurs où tu nous égarais,
Derrière nous, demain, ton oubli se referme :
J'ai d'un couteau jaloux blessé ton marbre, ô Terme,
Et la lame en ton bois se rouillera, Cyprès !*

Il est vrai que la leçon romaine est d'héroïsme :

Forum.

*Pollux, j'ai goûté l'eau de l'amère Juturne,
Où ton cheval humant l'allégresse nocturne,
Messager de victoire, a trempé ses naseaux ;
Et depuis, harcelant notre lâche repos,
Halète à notre nuque et glace notre dos
Un souffle bestial, puissant et taciturne.*

Mais il arrive qu'un poète qui cherche la sagesse et le courage défaille au moment où, croyant les saisir, c'est la volupté qu'il embrasse.

Monte Mario.

*Je vis Goethe en sa vigne : il me dit : « Viens et
[prends. »
Je tremblai de désir et pâlis dans l'ivresse
De ma soif. Mais au grain qu'il pressa sur mes dents...
Ah, bouche d'Adonis sous ta bouche, Déesse !*

Ces vers beaux et pleins n'ont reçu ni l'audience

qu'ils méritent, ni l'exégèse, et plusieurs restent énigmatiques. Certains nous paraîtront plus clairs à mesure que nous connaissons mieux l'œuvre en prose.

II

DIALOGUES

L'imagination de Schlumberger, si elle suit sa pente naturelle, crée non des récits mais des entretiens, qu'elle situe dans un décor seulement esquissé et à demi symbolique. Je crois savoir que plusieurs de ses œuvres romanesques sont nées sous cette forme, qui est aussi celle de son premier poème, *Culte des Morts*. Pourquoi il pense spontanément en dialogues, pourquoi cependant, après 1920, il dépasse la forme théâtrale et demande à la narration romanesque la troisième dimension que la scène donne malaisément, une œuvre d'un caractère intermédiaire, *L'Inquiète Paternité*, l'explique assez bien, en marquant un tâtonnement entre les deux techniques.

Lorsqu'il a réuni ses œuvres théâtrales, Jean Schlumberger a exclu du recueil *Les Fils Lowerné*. Mépris excessif. Cette pièce, jouée en 1913, mais écrite trois ou quatre ans auparavant, nous fournit ici un excellent point de départ.

I. — LES FILS LOUVERNÉ. CÉSAIRE.

Dans un modeste manoir de campagne vivent Mme Louverné et son fils cadet Alain. C'est tout ce qu'ils ont voulu garder d'un héritage dont l'essentiel est allé au fils aîné, Didier. Alain s'est dépouillé parce qu'il a vu l'attachement de son frère pour la terre et les forêts, et, au surplus, le renoncement lui a peu coûté. Tout son intérêt va à la seule ferme qui lui reste, qu'il a transformée en école de culture. Il y éduque des enfants auxquels il donne quotidiennement l'exemple de la vie simple et courageuse : *Vous savez bien que si je n'étais pas plus endurant que mes ouvriers, je ne pourrais pas prendre sur moi de leur donner un ordre. Il n'y a rien à faire à cela...*

Près d'Alain, Mme Louverné est heureuse au point d'oublier que ses fils sont nés d'un père brutal, grossier, terrible, qu'elle a fui un jour avec ses deux garçons et qui est mort haï du pays tout entier. En Alain, le sang redoutable paraît bien dominé. Didier, plus autoritaire, plus habile aussi, est marié à une jeune femme qu'il aime, et le bonheur prend aisément l'apparence de la paix.

Didier et Sylvie reviennent en automne d'un long voyage, au cours duquel le mari a visité surtout des laiteries modernes ; la femme a lu des volumes de vers prêtés par son beau-frère. Ils trouvent en rentrant le pays ravagé par un été de sécheresse ; le désastre a été aggravé par l'incurie du fermier, que Didier, furieux, décide d'expulser sur-le-champ.

C'est ici que commence la pièce. Une conversation entre Alain et Sylvie révèle aussitôt que le

conflit ne sera pas simple. En effet, Alain apprend que, deux ans avant de l'épouser, Didier a demandé une première fois à Sylvie d'être sa femme et a reçu d'elle une réponse négative. Que l'impulsif, l'impétueux Didier ait si soigneusement caché cet échec, cela trouble Alain profondément et Sylvie davantage. Sous les paroles anxieuses qu'ils échangent, on devine une pensée unique : « Si j'avais su ! » Si Alain avait su que Sylvie n'aimait pas Didier, il aurait cédé au penchant qu'il avait pour elle. Si Sylvie avait su qu'Alain ignorait le refus opposé à Didier, elle n'aurait pas interprété son silence obstiné comme une preuve d'indifférence et, cessant de se croire dédaignée, elle se serait déclarée à lui ouvertement.

Que maintenant Didier use de ses droits de propriétaire contre le vieux fermier qui en mourra, que de tout le village indigné monte contre l'aîné des Louverné la haine qui jadis a suivi son père jusqu'au cimetière, il n'en faudra pas davantage pour bouleverser le cœur d'Alain et lui faire remettre en question les principes mêmes sur lesquels il a construit son existence. Enfant, il était colère et violent, mais faible et cadet :

J'étais le plus petit. Didier me battait et s'emparait de mes jouets. Que pouvais-je faire ?

Sylvie.

Vous défendre.

Alain.

Pour être vaincu quand même ! C'était rester le plus faible.

Sylvie.

Et vous prétendiez dominer ?

Alain.

Non, mais éгалer mon frère. Puisqu'il avait pour lui la force, j'ai eu, moi, la patience et la discipline. Je n'ai plus rien voulu de ce qu'il était en mesure de me prendre.

Sylvie.

Tout en acceptant ses coups ?

Alain.

Non, c'est lui qui n'a plus osé me battre.

Il se demande maintenant si l'abstine, sustine était la bonne méthode. Le village lui crie qu'il a eu tort de se déposséder; les yeux de Sylvie lui disent qu'il a eu tort de ne rien tenter pour se faire aimer. Lui qui, enfant, domptait ses accès de colère en se répétant que *celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui prend une ville*, il sent se révolter le cœur qu'il croyait dompté. Et il s'oppose enfin à son frère. D'abord il secourt la famille du fermier, ce qui galvanise l'hostilité du village, et les paysans vont brûler les écuries du château. Puis, dans le désarroi qui suit, Alain et Sylvie se retrouvent et passent la nuit ensemble.

Bonheur sans lendemain. Dès le réveil, Alain sent que Didier avait raison lorsqu'il lui disait :

Toi, changer ? Et comment ? Lâcher la bride à tes appétits ? Faire la brute ? Toi ? Toi ? Mais, mon petit, on ne s'accoutume pas impunément à vivre de pommes de terre et de pain, pas plus qu'à peiner sans un jour de loisir. Mon pauvre enfant, après deux gorgées de bon vin, déjà tu penses à autre chose, et, pour un quart d'heure de paresse allongé dans l'herbe, tu as des fourmis dans les jambes.

Et Sylvie sait qu'après cette nuit unique dérobée au destin, elle reviendra vers son mari, car elle porte un enfant de lui. Aussi, quand Didier rentre, c'est deux vaincus qu'il a devant lui. Mais lui est vaincu également. Mme Louverné peut se rassurer. Dans les veines de ses fils, son sang a mitigé le sang terrible de son mari et Didier est un homme capable de reconnaître ses torts. S'il l'emporte sur Alain, c'est en vertu de la loi qui veut qu'une certaine énergie vitale soit la plus forte, celle dont l'enfant est le symbole. Ce n'est pas impunément qu'Alain, pendant des années, a fait abnégation. Ce n'est pas inutilement non plus, car voici Didier obligé, s'il veut garder Sylvie, d'avoir en lui quelque chose de ce qui a fait aimer son frère.

Lisons attentivement cette pièce, car on y voit préfigurés quelques-uns des thèmes centraux et la méthode même de l'œuvre.

En face des hommes, certains romanciers s'intéressent davantage à ce qu'ils sont et d'autres à ce qu'ils deviennent. Proust est si soucieux d'atteindre l'être en sa permanence qu'il le prend au point d'étiage, accru par nul événement. Ou, si l'événement existe, il est trop insignifiant pour



ŒUVRES DE JEAN SCHLUMBERGER

Romans

Un Homme heureux	L'Inquiète Paternité
Le Camarade infidèle	Histoire de quatre Potiers
Le Lion devenu vieux	Stéphane le glorieux

Saint Saturnin

Nouvelles

Les yeux de 18 ans

Essais, critique, littérature

Dialogues avec le Corps endormi
Sur les Frontières religieuses
Plaisir à Corneille
Essais et Dialogues

Théâtre

Les Fils Louverné
Théâtre
*(La mort de Sparte, Césaire
Divertissements, Pochades
Un miracle de Notre-Dame.)*

Édition reliée

Saint Saturnin
(d'après la maquette de Paul Bonet.)